

l'étranger ; et c'est au vin de France qu'ils demandent de superbes enivrements et d'étincelantes extases. Nous parlons une langue admirable mais nous la connaissons mal, et d'autres la savent mieux que nous. C'est vers les écrivains de la France que nous accourons ; c'est à eux que nous portons l'encens fumant de notre admiration.

Ils sont le foyer et le principe de notre langue ; ils sont le pur modèle de sa beauté, le plus lumineux rayon de sa gloire. Mais faut-il dédaigner pour le soleil, l'humble étoile qui brille plus lointaine et plus faible ? Qui connaît les secrets de l'azur, et si cette étoile n'est pas elle-même un soleil monstre, et si ses rayons ne vont pas jaillir, un jour, de leur course dans l'infini et nous éclabousser de lumière ?

N'avons-nous pas nos écrivains, nos penseurs et nos poètes ?

Ah ! pauvres poètes canadiens, humbles ciseleurs de la pensée, vous avez dans la solitude sculpté les vases où vous enfermiez les larmes et le sang de votre cœur ; faut-il que vous en emportiez les débris dans votre tombe, la froide tombe de votre lointain cimetière, dont les passants ont perdu la route ? Je l'ai gravie cette route inconnue, où les fleurs sauvages ont poussé à foison, témoignant de l'oubli des êtres et de l'aveugle fécondité des choses. J'ai froissé du pied les corolles, moins impies que les hommes ; et j'ai poussé la porte qui a crié, sous ma